

interpréter les réponses du Calife. Tantôt il les attribuoit à sa dureté naturelle, qui le portoit à mortifier ceux même qu'il chériffoit le plus ; tantôt il craignoit que ce Prince ne fût devenu amoureux de la jeune Esclave, sur le portrait que lui-même en avoit tracé. Eh que seroit-ce donc, s'écrioit *Taher*, s'il voyoit *Isaure* en personne ? Ainsi l'amoureux Musulman n'appercevoit de toutes parts que des motifs de crainte, sans même entrevoir un seul motif d'espérance.

Il partit, & se vengea sur les Grecs des chagrins qu'on lui faisoit éprouver dans sa Patrie. L'ennemi fut battu & poursuivi jusques dans l'intérieur de ses Provinces. Là il eût été facile à *Taher* de mettre à profit le conseil du Calife. Il pouvoit, dis-je, emmener en esclavage une foule d'aimables Grecques. Il en vit plusieurs dont les charmes l'auroient séduit, s'il eût été moins épris de ceux d'*Isaure*. Mais il ne chercha pas même à se distraire de son souvenir. Uniquement livré à ses inquiétudes & à sa jalousie, il goûtoit peu la satisfaction qu'éprouve un Général après la victoire.

Le prix qu'en espéroit celui-ci étoit une décision en sa faveur, supposé qu'il

fût encore temps de la rendre. Il n'osoit approfondir ses idées sur cette matière. Il arrive à la Cour, & est comblé d'honneurs par le Calife. Ces honneurs eussent pû le flatter dans tout autre temps : mais alors il n'étoit occupé que d'un seul objet. *Isaure* lui seroit elle rendue ? Son Juge n'étoit-il point devenu son Rival ? Tandis qu'il s'interrogeoit ainsi lui-même, le Calife lui fit une question toute opposée. Il s'agissoit de sçavoir si la belle Esclave l'occupoit encore. Ciel ! si elle m'occupe ! s'écria *Taher*, son image me suit por tout, & ne me quittera qu'au tombeau. Souffrirez-vous, Grand Prince, que sa personne reste plus longtemps au pouvoir de l'injuste *Acmet* ? Le Calife ne répondit rien, ou plutôt, pour toute réponse, il retint *Taher* à souper.

Cette faveur, qui n'étoit point rare à la Cour des Califes, ne parut à l'Amant d'*Isaure* qu'une décision contraire à ses vœux, un arrêt foudroyant, quoique tacite. Il ne doutoit plus, ou que sa Maîtresse ne fût adjudgée à son Rival, ou que le Calife ne l'eût prise pour lui-même ; & l'un & l'autre cas le désespéroit également. Bien-tôt même ses doutes lui parurent éclaircis. Le Prince, dans le

48 MERCURE DE FRANCE.

cours du repas l'entretint encore une fois de la jeune Esclave ; & , entre autres choses , il lui demanda si la voix d'*Isaure* étoit réellement aussi parfaite qu'il l'assuroit dans ses discours ? *Taher* le lui atesta de nouveau. Je crois pourtant , reprit le Calife , avoir parmi mes Esclaves une jeune Chanteuse qui peut , à cet égard , le disputer à la vôtre. A ces mots , sur un signe qu'il fait à un de ses Eunuques , & sur un autre signe que fait celui-ci à quelqu'un que *Taher* ne voyoit pas , une voix touchante & harmonieuse se fait entendre. L'oreille en étoit flattée , le cœur en étoit ému. C'étoit néanmoins encore peu de chose en comparaison de ce qu'éprouvoit *Taher*. Il frémit , change de couleur , s'agite involontairement , & est prêt à perdre toute respiration : en un mot , les accens de la jeune Esclave lui paroissent absolument les mêmes que ceux d'*Isaure* ; c'est *Isaure* qu'il croit entendre , & que , par cette raison , il juge être entièrement perdue pour lui.

Les chants de l'Esclave invisible étoient plaintifs , languissans , & caractérisoient une ame tristement affectée : ils étoient de plus dans le langage des *Troubadours Provençaux* : langage que n'entendoient

n'entendoient ni le Calife, ni *Taher*. Mais ce dernier reconnut aisément que c'étoit le même dans lequel chantoit *Isaure*. Nouveau motif de conviction pour lui. Le Calife examinoit tous ses mouvemens, & lui demanda quelle en pouvoit être la cause. Ah, Seigneur ! s'écria l'amoureux Musulman, ou mon imagination troublée me transporte en Egypte, ou l'aimable *Isaure* est dans ce Palais.*

Montasser, sans rien répondre, fit un autre signe. Alors un grand rideau s'ouvrit, & *Isaure* elle-même, *Isaure* parut aux yeux de son Amant, vêtue avec une magnificence incroyable, & sous l'extérieur d'une Reine de tout l'Orient, plutôt que d'une Esclave Européenne. A cette vue *Taher* jette un cri d'étonnement & de douleur : il ne peut plus douter de son infortune. Tout, dans cette rencontre, annonce l'amour du Calife & la fragilité d'*Isaure*. Ce qui achevoit d'en convaincre l'affligé *Taher*, c'étoit le silence de la jeune Esclave. Elle se bor- noit à le fixer, & restoit immobile. Une attitude si froide acheva de le mettre

* Cette réponse est citée dans l'Histoire des Arabes, par M. l'Abbé de Marigny, où l'Anecdote même se trouve rapportée en peu de mots.

hors de lui-même. Seigneur ! dit-il au Calife , en tombant à ses genoux , permettez-moi de fuir une épreuve trop au-dessus de mes forces. *Isaure* a dû vous préférer à moi. N'espérez pas toutefois que j'approuve sa conduite. N'exigez pas sur-tout que j'en sois plus longtemps le témoin. Je vous servis avec un zèle que rien n'a pu ralentir ; voici le salaire que j'ose en attendre. Souffrez qu'au fonds du plus lointain désert , j'aie oublié l'unique objet qui peut toucher mon âme , ou du moins gémir à mon aise de son oubli.

Les soupirs & les larmes d'*Isaure* interrompirent la fin de ce discours. Il n'étoit pas facile à *Taber* d'en pénétrer le vrai motif. Etoit-ce remords ? étoit-ce pure tendresse ? le Calife , enfin , crut devoir terminer cette affreuse perplexité. Rassure-toi , dit-il à son favori : c'est trop longtemps abuser de ton erreur. *Isaure* est à toi. Elle me fut destinée par *Acmet* , & je t'en fais un sacrifice : je te la rends telle que l'ai reçue. Je ne voulois que jouir un peu de ton embarras. C'est moi qui ai prescrit à *Isaure* la conduite qu'elle vient de tenir & qui lui a tant coûté. Il m'étoit sans doute permis d'exiger d'elle cette complaisance

frivole, puisque je me suis interdit jusqu'à la volonté d'en exiger de plus grandes.

Taher, au comble de la joie, eut la satisfaction de voir *Isaure* la partager. Il étoit fort éloigné d'avoir aucun soupçon fâcheux à son égard. L'estime en amour produit la paisible confiance ; & *Taher* avoit le bonheur d'estimer ce ce qu'il aimoit.

*EXCUSE à une Dame, pour qui
l'Auteur n'avoit point fait de vers.*

Vous avez tort d'être en courroux,
Mais, pardonnez mon silence,
Si je n'ai point parlé de vous,
C'est que je bais la médifance.

VERS à Madame DE MONT ...

HEURÉUX celui dont le sage génie,
Tantôt épris des leçons d'*Uranie*,
Tantôt sensible aux charmes des beaux vers,
Peut dans un livre oublier l'Univers !
Racine & Lock, *Malebranche & Voltaire*,
Ont tout-à-tout des droits sur ses momens ;

52 MERCURE DE FRANCE.

Environné de ces maîtres charmans ,
 Nés à la fois pour instruire & pour plaire ,
 Ses sentimens & les goûts différens
 Trouvent toujours de quoi se satisfaire.
 Le beau l'enchanter & la Raison l'éclaire ;
 Il ne voit point d'ennemis dans ses fers ;
 Son front n'est point orné d'un diadème ;
 Il n'est point Roi de cent Peuples divers ;
 Il est bien plus , il est Roi de lui-même.
 Il fut un temps où mes tranquilles jours
 Couloient ainsi : le Dieu de la Sagesse ,
 Celui des Vers , celui de la Mollasse
 Y présidoient , en partageoient le cours.
 Qu' alors *Racine* avoit pour moi de charmes !
 Le vertueux , le tendre *Xipharès*
 Dans ses dangers excitoit mes alarmes ;
Monime en pleurs faisoit couler mes larmes ;
 Je plaignois *Phèdre* au milieu des forfaits,
 De *Crébillon* la mâle hardiesse
 Versoit dans moi l'horreur & la tendresse.
 Le grand pinceau dont la noble chaleur
 Peignit si bien *Orosmane* & *Zaïre* ,
 Faisoit passer dans mon sensible cœur
 Les mouvemens de *Zamore* & d'*Alzire*.
 Ce cœur privé de sentimens à lui,
 S'attendrissoit sur le malheur d'autrui.
 Ce temps n'est plus , une source étrangère
 Ne fournit plus les pleurs que je répands.
 Je pleurs , hélas ! sur ma propre misère.

Désespéré du trouble de mes sens,
 Depuis l'instant que mes yeux vous ont vué,
 Je pleurs, hélas ! ma liberté perdue.

De B.

*A Madame D***, qui demandoit ce
 que c'étoit que la Société des DO-
 MINICAUX.**

Du Plaisir joyeux Apôtres,
 A la Décence soumis,
 Nous rions les uns des autres,
 Sans en être moins amis.

D. L. P.

* Elle est composée de neuf Gens de Lettres,
 qui se rassemblent le Dimanche & dînent alternati-
 vement les uns chez les autres.

LE mot de la première Énigme du
 mois de Décembre est le *Fusil* ; il y a
 une Loi pour le port d'armes & un
 Code de chasses. Celui de la seconde
 est le *Cerf-volant*. Celui du premier Lo-
 gogryphe est *Lavement*, dans lequel on
 trouve *Venal, la, Mante, valet, âne,*
âme, vent, mat, lame d'épée, lave,

C iij

34 MERCURE DE FRANCE.

male, mal, élan, muet, tême, mentet.
Celui du second est *Poisson*, où l'on
trouve *poison, oison, pois & son*. Et
celui du troisième est *Sara & Rachel*.

E N I G M E.

Q U O T Q U E peu de monde m'honore,
Je fais d'un assez grand secours :
A moi bien des gens ont recouru
Pour exprimer ce qu'on abhorre.
Je suis ce qu'on veut que je sois,
Sec, humide, errant, immobile,
Docte, ignorant, maître, servile,
Je gèle & brûle quelquefois.
Illustre dans mon origine,
Je nâquis bien avant *Néron*.
La terre entière quitte mon nom,
Et voit qui je suis à ma tîme.

A U T R E.

A V E C un air très-fraac j'aborde tout le monde ;
Je cache mes défauts autant que je le puis.
Mais, j'ai beau feindre une bonté profonde :
L'on me fuit aussitôt qu'on connoît qui je suis.
Je bénis Dieu, c'est là mon caractère ;
Je fais des vœux pour la santé du Roi.
Mais tout l'éclat de cet emploi,
Souvent n'empêche pas le trépas de mon Père.

VERS ENIGMATIQUES.

Je fais le chef d'une tribu,
 Dont l'origine & la fin sont le monde,
 Quoique vieillard, je suis tout nu
 Et ne crains point que d'hiver me morfondre.
 J'ai deux noms de genres divers,
 Je suis au gré des gens, ou mâle, ou bien femelle
 (Peu m'importe comme on m'appelle)
 J'expire, & je renais dans ce vaste Univers.
 Ma naissance & ma mort ont un terme fidèle.
 Je suis père de douze enfans,
 Mère, si vous voulez (c'est même parentage)
 Chacun de ces enfans en a bien davantage,
 Et pour le moins m'a doublé dans ce sens.
 Dans ce nombreux & singulier ménage,
 Les uns sont beaux, d'autres noirs & méchans;
 Et malgré qu'ils soient d'un même âge,
 Il en est presque autant de petits que de grands.
 Je ne dis plus qu'un mot de toute ma sequelle:
 De ce nombre d'enfans, que m'a donné le sort,
 Tous sont ainsi que moi d'une race immortelle:
 Nul d'enre eux cependant n'est exempt de la
 mort.

Par M. DE BOUSSANELLE, Maître de Camp
 de Cavalerie, Capitaine dans le Commissaire-Ge-
 néral.

 L O G O G R Y P H E.

PEU fait pour le plaisir champêtre ,
 Toujours trop tôt j'ose paroître.
 Je porte sur mon dos un animal rongeur.
 Mais ce qui surprendra peut-être ,
 C'est qu'en voulant m'ôter le cœur ,
 On trouve que je suis ce qui ne peut plus être.

A U T R E.

JE suis de grande utilité ;
 Et même il est de toute vérité ,
 Que je suis en tous lieux nécessaire & de mise :
 Le riche toutefois par faux air me méprise ,
 Il hait jusqu'à mon nom , & n'étoient ses valets
 Peut-être que chez lui je n'entrerois jamais.
 Très-rarement je loge où gitent nos Poètes :
 (Je n'entens point parler de ces rares Esprits
 Dont à bon titre on vante les Ecrits ,
 Mais de ces diseurs de sonnettes ,
 Qui du sacré vallon habitent les borbiers
 Et sont l'hiver sans feu dans leurs greniers.)
 Renverse mes neuf pieds , & tu verras paroître
 Un Temple que jadis bâtit la Piété ,
 Où l'on sert nuit & jour le Dieu de Vérité .

Tandrem.

Du charmant berger que j'a-dore, Un sort cru-

= el mena-ce les beaux jours, Ruisseaux vous le sa-

= vés et vous cou-les toujours; Rossi-

= gnols vous chantés encore, Vous, les

seuls confidens de nos tendres a-mours, Taisés

- vous, taisés - vous, arré-tes votre

cours. Du charmant ber-ger que j'a-dore, Un sort cru-

= el menace les beaux jours Un sort cru-

= el menace les beaux jours.

Legit.

Qu'embellit la Vertu , que déteste le Vice.
 J'offre ensuite à tes yeux un endroit bienfaisant
 Qu'on protège partout , qu'une sage police
 Ne perd jamais de vue un seul instant.
 Je te présente enfin un pays où s'engraisse
 La perdrix dont la chair le goût & la finesse
 Sont préférés à ces fades perdrix
 Qu'on assassine aux portes de Paris.

P. H. C. A. A. P. D. P.

AIR EN RONDEAU.

Du charmant Berger que j'adore,
 Un sort cruel menace les beaux jours.
 Ruisseaux, vous le sçavez, & vous coulez toujours,
 Rossignols, vous chantez encore ;
 Vous, les seuls confidens de nos tendres amours ;
 Taisez-vous , taisez-vous , arrêtez votre cours :
 Du charmant Berger que j'adore
 Un sort cruel menace les beaux jours.

*Les Paroles sont de Mde DESHOULIERES ;
 la Musique de M. FRIZON , Maître de Musique*



ARTICLE II.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

*LA VOIX DE LA NATURE, ou Aventures de Madame la Marquise de ***. Par Mad. de R. R. Auteur de la Paysane Philosophe; Amsterdam, 1763, & se trouve à Paris chez les Libraires qui vendent les Nouveautés, & spécialement chez Duchesne, rue S. Jacques, au Temple du Goût. Petit in-12, cinq parties.*

LA MULTI TUDE des Ouvrages nouveaux qui paroissent depuis quelques mois, nous a fait différer de rendre compte au Public d'un Roman, où il y a de l'imagination, de l'intérêt & du style. Il est d'ailleurs l'Ouvrage d'une Dame déjà connue par une production du même genre, que nous avons annoncée dans le tems, & qui a eu du succès. Celle-ci, quoique plus étendue, n'en est ni moins piquante, ni moins digne

d'occuper le loisir des personnes qui aiment les aventures singulières. Elles trouveront dans ce Roman des situations intéressantes, amenées par des événemens préparés avec art, & presque toujours imprévus. Elles y verront des peintures du monde, & des détails de mœurs, dont le but est de former le cœur, en même temps qu'ils amusent l'esprit agréablement. On n'y lit rien que d'honnête, & dont la jeunesse la plus réservée ne puisse tirer quelque avantage pour la conduite. Nous céderions avec plaisir à l'envie d'en donner ici un extrait détaillé; mais, en annonçant les événemens, nous ôterions à nos Lecteurs cet intérêt de curiosité qui fait le charme de ces sortes de lectures. Nous aimons mieux les renvoyer à l'Ouvrage même, & les prévenir seulement en général, que les aventures en sont variées, & souvent extraordinaires, sans cependant sortir du naturel & de la vraisemblance. Tous les personnages qui agissent dans ce Roman, ont un caractère marqué, bien soutenu, diversifié avec esprit, & contrasté avec beaucoup d'intelligence. La Robe & la Finance, l'Homme de Qualité & l'Homme de Guerre, le Grand & le Petit, tous les

états enfin y sont peints avec les couleurs & les nuances qui leur sont propres.

COURS d'Histoire sacrée & profane, dédié aux jeunes Personnes, comprenant l'Histoire sainte, l'Histoire ancienne, l'Histoire Romaine & l'Histoire de France. A Paris, chez Pancouke, rue & à côté de la Comédie Française, 1763, avec Approbation & Privilège du Roi, 2 vol. in-12.

CET Ouvrage n'est pas une suite exacte de Faits & d'Annales ; on a, en ce genre, tout ce que l'on peut souhaiter dans d'autres Ouvrages excellens. Ce sont ici des tableaux rangés avec ordre, & sous chacun desquels on donne des préceptes de morale tirés du sujet. C'est, pour la Jeunesse, un Livre élémentaire, où l'on paroît avoir suivi le plan que M. de la Chalotais a tracé dans son Mémoire sur l'Education nationale. L'Auteur explique lui-même sous quel point de vue il envisage l'Histoire, & comment il se propose de la traiter. « Nous allons, dit-il, retracer avec ordre ce

» qu'on appelle les grands Evénemens,
 » les grandes Révolutions qui ont bou-
 » leverfé notre petit globe. En parcou-
 » rant ce théâtre, que nous ne trouvons
 » digne d'attention, que parce que nous
 » ne le comparons jamais au tout im-
 » mense dont il est une partie presque
 » insensible, nous y verrons une longue
 » scène, mêlée d'horreurs, de mépri-
 » sables bouffonneries, & de temps en
 » temps de quelques traits de vertu. Au
 » milieu de ce désordre universel, quel
 » est l'état du vrai Sage ? Il jouit tran-
 » quille de son existence, & étudie
 » les hommes. Il les aime comme ses
 » frères; il les estime même, en les con-
 » sidérant, sinon tels qu'ils sont deve-
 » nus, au moins tels que les avoit faits,
 » la nature. Il excuse la plupart de leurs
 » crimes, en ne les regardant que com-
 » me des traits de folie. Il ressent, à la
 » vérité, une profonde douleur de les
 » voir s'entre-déchirer; mais il se dit
 » alors : pourquoi les hommes ont-ils
 » renoncé aux loix de la sage & bienfai-
 » sante nature ? Ils en sont punis; ils
 » l'ont bien mérité. «

C'est dans cet esprit de Philosophie
 que l'Auteur a écrit ce Cours d'Histoire;
 & comme son Ouvrage n'est point suf-

62 MERCURE DE FRANCE.

ceptible d'une analyse suivie, il suffira de quelques traits pour faire connoître dans quel goût il a exécuté son projet.

» Le Dictateur *Cincinnatus* cultivoit
» sous les murs de Rome quatre arpens
» de terre, qui faisoient tout son bien...
» Le mépris & l'avilissement où les Labou-
» reurs sont réduits de nos jours,
» épaisfit leurs âmes; il sont réellement
» pour la plupart aussi méprisables qu'ils
» nous le paroissent. Mais à qui d'eux
» ou de nous-mêmes devons-nous
» nous en prendre? Lorsque l'Agricul-
» ture étoit aussi honorée qu'elle doit
» l'être, on ne cherchoit les grands
» hommes qu'à la Campagne; & ce
» n'est que là qu'il peut y en avoir qui
» méritent, sans réserve, le titre de hé-
» ros & d'hommes vertueux.

En parlant d'*Alexandre le Grand*,
l'Auteur dit : » Nous commençons à
» devenir humains, puisque nous com-
» mençons à mettre au rang des époques
» funestes, le règne de ce Conquérant.
» Ce Prince eut quelques grandes qua-
» lités; mais il n'y a pas de chef de vo-
» leur qui n'en ait eu aussi. Il faut, pour
» les grands crimes, des âmes fortes &
» capables par intervalle de quelques
» sentimens de vertu; & l'on peut dire

» qu'*Alexandre* en eut bien peu; car il
 » en eut encore moins que cet *Espagnol*
 » qui alla dévaster l'Amérique, & égor-
 » ger un million d'hommes, parce que
 » la terre qu'ils habitoient, au lieu d'être
 » soutenue, comme la nôtre, par des
 » lits & des veines de pierres, est soute-
 » nue par des lits & des veines d'un mé-
 » tal auquel l'opinion a donné un prix.
 » Comment justifier *Alexandre*, qui pa-
 » roît n'avoir eu d'autre but que de par-
 » courir, les armes à la main, la moitié
 » de la terre, & laisser par-tout des traces
 » sanglantes de son passage ? »

C'est ainsi que l'Auteur, en parlant
 des principaux personnages de l'antiqui-
 té, mêle à leurs actions des traits de mo-
 rale, qui le conduisent toujours à son ob-
 jet. Mais, pour ne pas trop étendre cet
 Extrait, nous ne citerons plus qu'un
 endroit du second Tome. L'Histoire de
 France, par la raison qu'elle nous inté-
 resse & nous touche de plus près, con-
 tient tout ce second volume. Elle est ti-
 rée du *Pere de Chalons*, & des *Tablettes*
Anecdotes de *M. Duradier*. Ces dernières
 répandent sur l'Ouvrage, de l'agrément
 & de la variété. » Quand on vint dire
 » à *Charles IX.* que tout étoit prêt pour
 » l'exécution de la *Saint Barthelemy*, il
 » frémit. Le Fanatisme, à qui tout

64 MERCURE DE FRANCE.

» cède , parla moins haut dans son cœur
 » que ne faisoit l'humanité. Il sentit
 » alors qu'il étoit Roi , qu'il étoit père
 » de son Peuple ; il demeura tremblant
 » & immobile. . . . La furieuse *Médecis*
 » l'accusa de lâcheté & d'irréligion. Il
 » fit un geste de désespoir. On prit le
 » geste pour signal ; les cloches sonne-
 » rent ; les meurtres commencerent , &
 » ne finirent que quand les meurtriers
 » tomberent de lassitude sur leurs vic-
 » times. «

L'Auteur semble avoir eu sur-tout en-
 vue , dans l'Histoire de France , d'inspi-
 rer à notre Jeunesse l'amour de la Patrie
 & de nos Rois. Il exalte leurs vertus ,
 & tâche d'excuser leurs foibleses , &
 même leurs crimes , lorsqu'il en trouve
 le moyen , sans heurter de front les faits
 unanimement reconnus. Cette Histoire
 de France est terminée par celle du règne
 de *Louis XV.* que l'Auteur suit jusqu'a-
 près la Bataille de Fontenoi.

A l'occasion de ce *Cours d'Histoire* ,
 nous croyons devoir rappeler ici un
 autre Ouvrage de même genre , qui a
 paru il y a quelques années , & dont on
 a toujours fait un très-grand cas. C'est
*l'Abrégé chronologique de l'Histoire Uni-
 verselle* du célèbre *Sleidan* , traduit du
 latin en françois , & imprimé chez *Vin-*

cent, Libraire, rue S. Severin, un vol. in-8°. On sçait que *Sleidan*, Allemand de Nation, vint à Paris au commencement du seizième siècle, & qu'il fit briller ses talens dans les Ecoles de l'Université. Il fut employé dans les Ambassades; &, aussi bon Historien que Politique habile, il a laissé, entre autres Ouvrages, un excellent Abrégé de l'Histoire des quatre grands Empires, & un Abrégé de celle de France. Pour ne pas les laisser dans l'oubli auquel l'indifférence pour la langue latine semble les avoir condamnés, on en a donné une Traduction très-bien faite : mais comme il finissoit à l'Empire de *Charles-Quint*, le Traducteur a cru devoir le continuer jusqu'à nos jours. Outre ce travail, il a encore étendu le texte original, & l'a accompagné de notes, quand il a trouvé des endroits qui demandoient à être éclaircis ou rectifiés. Cette Traduction a encore le mérite particulier d'indiquer les sources où *Sleidan* a puisé; &, par-là même, elle ouvre aux Lecteurs un champ vaste où ils pourront trouver les détails de tout ce dont on leur a préparé le fonds. Ce fond est si riche, que M. de *Voltaire* n'a pas dédaigné d'en faire usage dans ses *Essais sur l'Histoire*.